

24 images

24 iMAGES

Paradis perdu

Tropical Malady d'Apichatpong Weerasethakul

Philippe Gajan

Number 119, October–November 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6814ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gajan, P. (2004). Review of [Paradis perdu / *Tropical Malady* d'Apichatpong Weerasethakul]. *24 images*, (119), 38–38.

TROPICAL MALADY

d'Apichatpong Weerasethakul

par Philippe Gajan

Paradis perdu

Au Festival de Cannes 2003 Apichatpong Weerasethakul, cinéaste expérimental venu de Thaïlande, vient présenter son deuxième long métrage, *Blissfully Yours*. Il demande à l'assistance effort et patience, expliquant combien cette projection et les réactions qui s'en suivront sont importantes pour lui, pour son cinéma... On aurait envie de rajouter pour le cinéma. La séance démarre, le générique suivra 45 minutes plus tard. Ni début ni fin du film, une césure, une virgule, un point tournant ? Non, à l'évidence, ce cinéma est à nul autre pareil. Mais une chose est sûre : il n'est pas coquetterie d'auteur. Car l'année suivante, *Tropical Malady* s'inscrit déjà dans une démarche similaire. Ici, pas de générique à la mi-temps, mais un long plan noir, une rupture, encore une fois qui n'est pas la fin (d'une histoire, d'un chapitre, d'un film dans le film) ni le début.

Une cassure par contre, car à ce moment la tendre histoire d'amour du soldat Tong et du petit paysan vient de connaître un tournant inattendu : ce dernier a disparu ; au même moment un tigre mangeur d'hommes vient hanter le voisinage. Tout se passe comme si, alors, le récit se déplaçait dans le royaume des ombres, des esprits, des légendes et des chamans. Nous voici dans la jungle chérie de Apichatpong Weerasethakul, celle qui abritait déjà l'étrange ballet amoureux de la deuxième partie de *Blissfully Yours*. Le chasseur poursuit un tigre mangeur d'hommes qui se métamorphose à volonté. Mais qui chasse qui, qui veille sur qui ?

On ne pourra jamais dire que ce cinéma n'est pas narratif, il l'est. À tel point même qu'il est agréable à raconter tant la porte reste ouverte. Faut-il décrire les tendres moments de complicité des deux amants (« je t'ai donné un disque des Clash, mais j'ai

oublié le plus important, te donner mon cœur »), deux corps pareissant tels deux lézards au soleil, ou encore la nonchalance feinte de ce récit qui semble habité par la même torpeur qui gagne parfois le spectateur ? Une torpeur qui a d'ailleurs plutôt à voir avec une certaine félicité, une douceur de vivre qui étire le temps et relève avec ravissement les gestes du quotidien. Voilà donc un cinéma narratif, mais qui saurait goûter l'instant, qui prendrait plus souvent qu'à son tour le chemin des écoliers, en un mot, qui badinerait avec le réel.

Il serait par contre naïf de croire que cet étirement du temps rime avec manque de précision. Bien au contraire – et c'est peut-être là l'héritage du cinéaste expérimental – le jeu des textures, comme ce jeu avec la linéarité du récit, fonctionne à merveille. On qualifierait sans hésiter ce cinéma de maniéré, au sens de celui qui se regarde tout en réclamant le regard si ces jeux, dès le départ, ne provoquaient pas au-delà du simple plaisir des sens une fascination pour leur complexité, leur capacité à enchevêtrer le sens et les sens. La Thaïlande du cinéaste finit par exister par petites touches impressionnistes, belle et cruelle à la fois.

Et puis il y a cette seconde partie, un voyage halluciné dans les profondeurs de cette jungle à la fois tellement sensuelle, moite, sexuelle (comme dans *Blissfully Yours*) mais aussi mystique et cérébrale. Pour un public occidental non initié à ces mystérieuses arcanes, le sentiment de toucher à quelques bribes de la sagesse orientale opère. Majestueuse et impénétrable, cette jungle et les acteurs de la légende (le tigre, le chaman, le chasseur) participent également d'une métaphore amoureuse (la première partie du film nous serait alors re-dite, comme superposée, sur un autre registre qui posséderait son propre langage) et d'une quête des mystères du monde, à commencer par celui du paradis perdu, celui que la première partie effleurait en suspendant le temps.

Car Apichatpong Weerasethakul regarde droit dans les yeux ces mystères du monde, et n'est-ce pas là l'une des plus belles fonctions du cinéma que d'arpenter les zones interdites ?

Thaïlande-France-Allemagne-Italie, 2004. Ph. : Jarin Pengpanitch, Vichit Tanapanitch, Jean-Louis Vialard.
Mont. : Lee Chatametikool, Jacopo Quadri. Int. : Banlop Lomnoi, Sakda Kaewbuadee. 120 minutes. Couleur.

